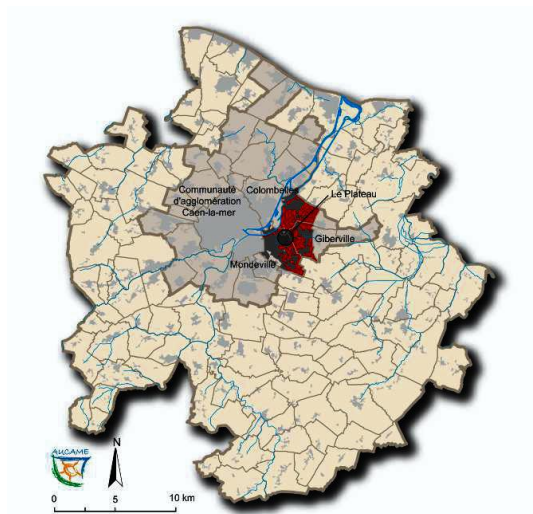


LA CITÉ DU PLATEAU

UNE CITÉ-JARDIN ISSUE DU PATERNALISME INDUSTRIEL



La Cité du Plateau, ensemble pavillonnaire à cheval sur les communes de Colombelles, Giberville et Mondeville, constitue une originalité urbaine et sociale dans l'agglomération caennaise et plus largement en Basse-Normandie. Son histoire est étroitement liée à l'histoire de la sidérurgie qui s'implante au début du 20^{ème} siècle à Colombelles avec la création de la Société Métallurgique de Normandie. Afin d'atteindre ses objectifs de production, la SMN mit en place une politique basée sur un paternalisme assumé notamment à partir d'une politique d'urbanisme et de logement. Cette dernière a donné lieu à des formes architecturales et urbaines originales.

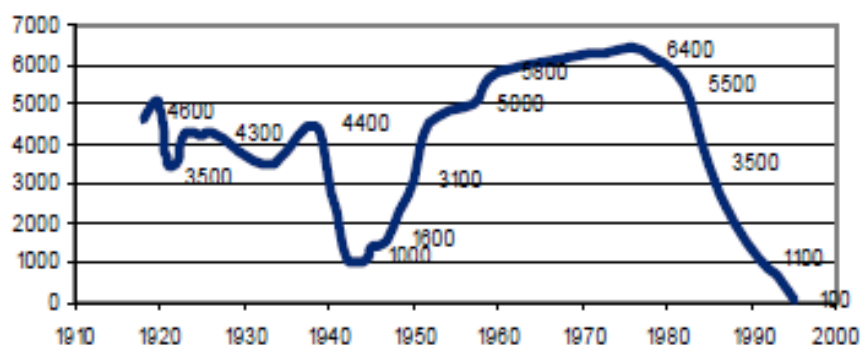


Reliée à la mer par le canal maritime, l'usine reçoit les charbons de la Ruhr et exporte sa production par voie d'eau. Rachetée par des capitaux français en 1914, l'usine est détruite en 1944. Reconstituée dès la fin de la guerre, la société connaît ses années les plus prospères de 1960 à 1974. L'usine emploie alors plus de 5 000 personnes et sa production annuelle frôle le million de tonnes. Victime de la concurrence et de la crise de l'acier, l'entreprise malgré sa nationalisation en 1982 et un effort de modernisation, se résoudra à sa fermeture en novembre 1993.

La Société Métallurgique de Normandie

Le groupe allemand Thyssen acquiert en 1910 la concession d'exploitation d'un gisement de minerais de fer au sud de la plaine de Caen et implante une usine sidérurgique intégrée (cokerie, hauts fourneaux, aciéries, laminoirs) surplombant la vallée de l'Orne. C'est la première de France à se déployer sur l'eau.

Evolution des effectifs de la SMN



Pour loger sa main-d'œuvre, la SMN bâtit à proximité immédiate de l'usine plusieurs quartiers qui se transformeront au gré des évolutions des effectifs et des destructions liées à la Deuxième Guerre Mondiale.

D'une petite centaine d'hectares, la Cité du Plateau constitue un isolat géographique qui a emprise sur trois communes : Colombelles, Giberville, Mondeville.

Au début du siècle dernier, ces communes sont de petites bourgades essentiellement rurales à la périphérie de Caen. En quelques années, elles deviennent des communes industrielles et ouvrières engendrant une véritable rupture avec leur passé rural. Cette absence d'unité administrative permet à la SMN de régner longtemps en maître sur ce territoire et avec une relative autonomie.

La SMN en dates

1912 : Auguste Thyssen, principal actionnaire des Mines de Soumont se porte acquéreur des terrains, dernière parcelle acquise en 1914.
Création de la Société des Hauts Fourneaux et Aciéries de Caen (HFAC).
1916 : Création de la Société Normande de Métallurgie (SNM).
août 1917 : Mise en marche du premier haut fourneau.
1924 : La SNM devient la Société Métallurgique de Normandie (SMN).
1925-39 : Premier âge d'or
1944 : L'usine est détruite par les bombardements.
1950-74 : Deuxième âge d'or
1971 : Production simultanée avec trois hauts fourneaux.
1973-74 : Année des records de production
1977 : Naissance de la SMNDN (par fusion avec les chantiers navals de Dunkerque).
1982 : Nationalisation et rattachement à Usinor-Sacilor.
1984 : Rattachement à Unimétal.
1985 : Coulée continue.
5 novembre 1993 : Ultime coulée.

Le paternalisme :

La paix sociale au service de la production

Entre 1910 et 1913, la direction de la future entreprise sollicite les services de Georges Hottenger, théoricien du paternalisme social. Le paternalisme répond en partie à la question ouvrière de l'époque: elle désamorce la lutte des classes tout en évitant l'intervention de l'État.

Quatre grands principes définissent la politique menée par la direction de la SMN : le travail, la famille, la religion et le sport. L'usine s'insère dans les moindres détails de la vie de ses ouvriers.

Une sociabilité organisée

Le Plateau a été conçu afin de vivre en autonomie : les principales cités (le Plateau est divisé en cités), les principaux équipements et les commerces sont construits par la SMN à partir des années 1920 et permettent aux habitants du Plateau de ne pas avoir besoin d'en sortir.

On trouvera ainsi sur le site des coopératives alimentaires, une infirmerie, une école, une école d'apprentissage, une école ménagère, un stade, des lieux de culte, des bains-douches, un cinéma, des bibliothèques... Les activités (fêtes, manifestations, colonies de vacances et activités sportives) sont initiées par la SMN : les membres des clubs sportifs sont recrutés exclusivement dans le personnel de l'usine. Cette organisation est parfois vécue comme un enfermement.

Peu à peu, ces structures sociales se sont relâchées, notamment à partir des années 1970 grâce au développement du travail féminin (parfois en dehors du Plateau) et à l'apparition de l'automobile dans certains foyers. La sociabilité s'autonomise et devient ainsi plus familiale et privée.

Une structure de la population en évolution

La main d'œuvre des trois bourgs n'étant pas assez nombreuse, la SMN fait appel à partir des années 1920 aux travailleurs de l'ouest, puis de l'est de la France, puis à l'immigration étrangère. La majorité des étrangers viennent d'Europe et plus particulièrement de Pologne, de Russie, d'Italie et d'Espagne, mais aussi de Chine, d'Algérie... etc.

L'intégration des étrangers se fera progressivement. Ce melting-pot constituera longtemps une exception dans le paysage bas normand :

Plus de 34 nationalités différentes habiteront au Plateau.

Bernard Iung : « Dans ces années d'après-guerre qui voient renaître la sidérurgie normande mais où sévit la crise du logement, quelle chance d'être embauché et d'obtenir un logement à la SMN. Bien sûr, on est isolé de la ville et les moyens de transport individuels ou collectifs sont rares, mais il y a des avantages : les loyers sont raisonnables, le combustible et l'électricité – fournis par l'usine – sont bon marché, on est à deux pas du travail, le jardin individuel permet d'élever poules et lapins... Une salle de cinéma, des commerçants ambulants, des établissements sociaux comme le jardin d'enfants, le centre d'apprentissage pour les garçons, l'école ménagère pour les filles, tout cela est très commode. L'entreprise fidélise ainsi sa main-d'œuvre et tout le monde y trouve apparemment son compte. »

Aujourd'hui, il semblerait qu'une partie non négligeable de la population du Plateau ait encore un lien avec l'ancienne usine. D'après l'étude de l'Insee d'avril 2008, on assiste toujours à une surreprésentation des ouvriers et dans une moindre mesure des employés par rapport à l'agglomération caennaise. Au fur et à mesure des départs, une nouvelle population souvent plus aisée s'y installe et renforce les couches moyennes. Cette population intègre assez facilement l'identité et se dit « habitante du Plateau ».

Maisons des Ouvriers



Maisons des Ouvriers

Maisons des directeurs





Une organisation urbaine, reflet de l'histoire du Plateau

A l'époque de sa création, le Plateau se singularise par rapport au pittoresque des villages normands.

L'identité urbaine du Plateau résulte de son homogénéité et de la régularité de l'ordonnancement.

Le plan du quartier est orthogonal. Les maisons sont alignées en retrait de rue, toutes les parcelles sont clôturées de la même manière, les maisons sont de gabarit semblable et toutes jumelées. L'architecture, caractéristique de l'époque, est simple, généralement en moellons, briques et agglomérés. La végétation abondante participe également à l'identité du quartier.

La hiérarchie en place dans l'usine de la SMN se transpose dans l'espace urbain.

Plus on s'éloigne des bureaux, plus les maisons et les jardins deviennent modestes sans pour autant arriver à une forte densité. En outre, l'agencement de l'espace de la Cité a été conçu de manière à éviter les rencontres : seuls les quartiers des ingénieurs et des cadres ont leurs propres squares.

Trois quartiers d'habitat se distinguent :

- le quartier des villas, des chefs de services et ingénieurs.

Il est situé à proximité de la villa du directeur, elle-même à côté des bureaux de la SMN au sein d'un parc boisé. Les villas sont d'imposantes bâtisses au style néo-normand.

- **les maisons des contremaîtres.**

Ce sont des maisons jumelées et entourées de petits jardins, parfois dotées de balcons et construites en pierre de Caen.

- **les maisons des ouvriers.**

Elles sont plus modestes par leur taille et sont accolées les unes aux autres avec un jardin sur le devant.



Maisons des ingénieurs

Maisons des contremaîtres



Le Château

Un parc de logements recherché

Comme la forme urbaine, la conception de tous les logements, du plus cossu au plus modeste, est régie par des considérations hygiénistes : l'air et la lumière pénètrent aisément dans chaque logement.

Pendant la Seconde Guerre Mondiale, presque la moitié des bâtiments sont détruits. La reconstruction s'achève en 1952. Le tracé des rues n'est pas fondamentalement modifié et sur 1067 logements, 364 sont entièrement refaits à neuf. La totalité de ces logements a été vendue par la SMN dans les années 1990 ce qui a permis de nombreux travaux d'embellissement et d'agrandissement.

Aujourd'hui, environ 500 logements appartiennent au bailleur social La Plaine Normande. Les 700 autres logements appartiennent au parc privé. Ils sont aujourd'hui très prisés, certaines anciennes maisons de directeurs se vendant à plus de 600 000 €.

Les évolutions du Plateau

Le risque principal est la banalisation du quartier du fait du non-respect de son identité, notamment par l'utilisation de matériaux non adaptés (portails en PVC...) ou par la création d'agrandissements hors de proportions.

Pour éviter cette dérive, une étude du SDAP (Service Départemental d'Architecture et du Patrimoine) du Calvados propose des recommandations urbaines, paysagères et architecturales à insérer dans les documents d'urbanisme des trois communes.

Les projets alentours

Après des décennies d'enclavement au sens géographique du terme, le Plateau va, de par les projets alentours, s'ouvrir et se relier aux tissus urbains adjacents.

La commune de Giberville projette de relier son bourg au Plateau. Un stade de football sera construit en attendant probablement d'autres équipements sportifs et culturels.

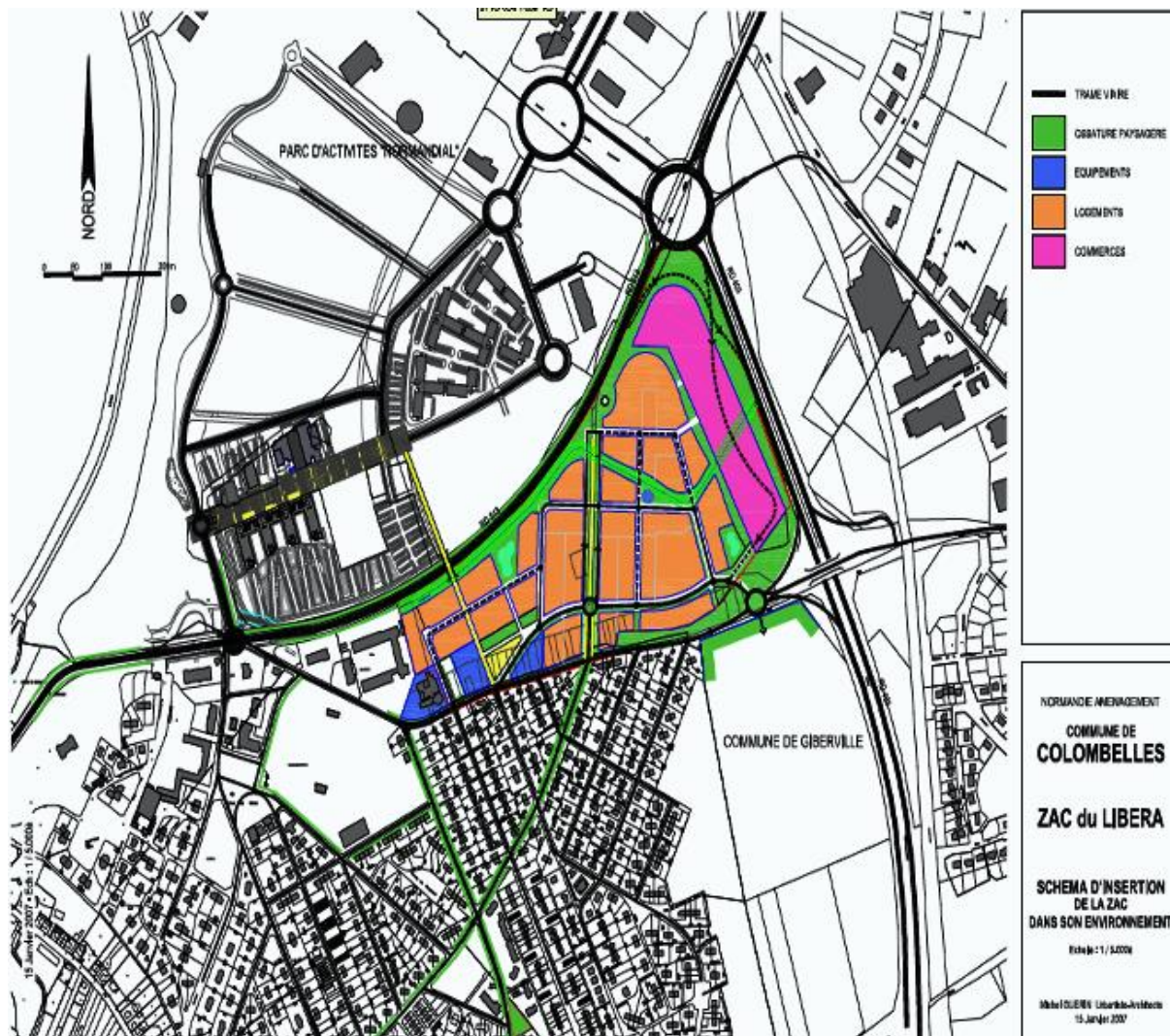
Un terrain de 16 hectares, localisé entre le Plateau et le Campus Effiscience va être urbanisé. Anciennement occupé par les terrains de football annexes de l'USN (Union Sportive Normande), cette zone appelée le Libéra, a pour objectif de répondre aux besoins de logements de l'agglomération: 500 seront construits (collectifs, intermédiaires et maisons de ville). Un supermarché de 2 500 m² en bordure du giratoire verra le jour et complètera l'offre commerciale du Plateau.

La forme urbaine doit s'insérer en continuité du tissu urbain du quartier du Plateau :

- les voiries existantes sont prolongées,
- la forme et la taille des îlots sont semblables à celles du Plateau,
- les volumétries sont conservées,
- comme dans le quartier du Plateau, une place importante est laissée à la végétation.

Le Libéra est plus dense que le Plateau : 25 logements par hectare contre 14 logements par hectare. La densité est moins importante en limite du quartier du Plateau et plus importante au sud de la zone.

Une passerelle piétonne doit relier le quartier au campus technologique et restaurer ainsi une liaison piétonne vers le centre-ville de Colombelles. En outre, la vocation écologique de ce quartier est affirmée par différents aspects du projet.



Le quartier du Plateau constitue toujours un quartier à part dans l'agglomération caennaise, qui a favorisé l'émergence de caractéristiques urbaines et sociologiques spécifiques. Il a acquis un statut patrimonial dont la préservation est un enjeu en termes de formes urbaines et architecturales. Il est un exemple de cité-jardin alliant un habitat individuel assez dense et des espaces publics très plantés, dont le territoire peut en partie s'inspirer pour son développement urbain.



Sources

Agence d'études d'Urbanisme de Caen-Métropole
 10 Rue du Chanoine Xavier de Saint-Pol - 14 000 CAEN
 Tel : 02 31 86 94 00 - Fax : 02 31 39 88 83
 Email : contact@aucame.fr
 Site : www.aucame.fr

Ouvriers et ouvrières à Caen - Les lieux de la vie

Armand Fremont

Résumé

La banlieue est de l'agglomération de Caen juxtapose sur son territoire (et notamment sur les communes de Mondeville - Giberville - Colombelles) deux types d'industrialisation et de développement urbain :

Un modèle ancien, autour d'une importante usine sidérurgique, avec un habitat concentré autour de l'entreprise et un paternalisme très marqué.

Un modèle plus récent, avec les usines décentralisées dans les années soixante et un habitat pavillonnaire plus dispersé géographiquement et moins homogène socialement.

IV. - VIEILLES VILLES. NOUVEAUX URBAINS

Ouvriers et ouvrières à Caen les lieux de la vie par Armand FREMONT

Géographe. Université de Caen

Dans la banlieue Est de Caen (1), la vie ouvrière s'organise selon trois grands modèles dont l'exemplarité dépasse l'intérêt local ou régional. Ce texte a pour objectif de cerner de manière synthétique ce que sont ces types. Soit, un espace clos fortement centré sur l'entreprise (S.M.N. (2) Plateau). Soit, des systèmes plus différenciés dans le cadre de communes ouvrières (Mondeville, Colombelles). Soit, un espace éclaté sans autre cohérence que fonctionnelle (l'ensemble de l'agglomération de Caen). Une telle démarche ne peut exclure un certain schématisme. Il est bien vrai que les trois modèles restent interdépendants, dans l'espace comme dans le temps, que les mêmes familles, voire les mêmes individus, peuvent être associés à l'un ou à l'autre, en bref qu'ils coexistent plutôt qu'ils ne s'opposent catégoriquement. Pourtant, dans l'observation du changement social et culturel, cette recherche de modèles d'espaces vécus apparaît fondamentale, au moins à l'œil du géographe. S'il faut, en effet, cerner ce qui change, dans le cadre d'une observation localisée, c'est bien à ces schémas qu'il faut parvenir, dans ce qu'ils ont d'essentiel comme autant d'essais, plus ou moins réussis, plus ou moins achevés, plus ou moins avortés, pour adapter la vie à l'histoire, c'est-à-dire, dans le cas de la classe ouvrière, pour réussir l'impossible compromis du bonheur et de l'aliénation.

I— LE MODELE MATERNALISTE : S.M.N. — PLATEAU

Jusqu'à la fin des années 1960, tout, dans le quartier du Plateau était réglé par la S.M.N.

Toutes les activités de la vie, ou presque, étaient prises en charge par la S.M.N. ou par ses services. Le travail dans sa totalité c'est-à-dire la source des revenus familiaux, à une époque où les femmes ne travaillaient pas et où l'embauche des hommes était assurée. Le logement loué à la S.M.N. dans les cités du Plateau, sommaire et peu confortable surtout pour des familles nombreuses, certes, mais néanmoins très recherché à cause de la proximité du lieu de travail et des services ainsi que des faibles coûts de location.

(1) La banlieue Est, est la banlieue ouvrière de Caen. Elle concentre sur son territoire la plupart des industries caennaises (R.V.I. Citroën - Moulinex - Jaeger - Blaupunkt etc.).

Ce travail a été réalisé avec la collaboration de Liliane Flabbée. Il est extrait d'une étude intitulée « Ouvriers et ouvrières à Caen », Caen, CNRS, Université de Caen, 1981, 133 p.

(2) La S.M.N. (Société Métallurgique de Normandie) est une des plus importante et la plus ancienne des usines implantées à Caen. Seule usine sidérurgique de l'Ouest Français, elle a été fondée en 1917. Elle emploie actuellement environ 5500 personnes.

L'école, pour la formation des enfants, et par conséquent, la reproduction de la main-d'œuvre, l'école appartenant à la S.M.N. avec des enseignants employés par la S.M.N. aussi bien pour les classes primaires que pour le centre, technique d'apprentissage destiné aux garçons et l'école ménagère réservée aux filles, soit des circuits parfaitement adaptés aux orientations sociales. L'église, pour le culte, sur le terrain concédé par la S.M.N. En complément des revenus familiaux, les jardins en location à la S.M.N., le bricolage, avec des outils et des matériaux de récupération, et éventuellement le travail « au noir ». En parallèle, des circuits de solidarité ou de coopération, dans le cadre de l'entreprise et de ses cités, les Coop, pour l'approvisionnement de tous les jours, l'aide sociale du Comité d'Entreprise dans les moments de difficulté, le dispensaire, l'assistance médicale. Enfin, pour la détente du corps et de l'esprit, les loisirs S.M.N., le tennis des cadres, le terrain de football des ouvriers, le stade du Plateau où joue l'équipe-maison, l'U.S. Normande, un symbole social aussi puissant que les Grands Bureaux ou les hauts-fourneaux eux-mêmes. Enfin, pour tous, pour les loisirs des nouveaux dimanches, le terrain de camping réservé du Hôme-Varaville (3). Chaque année, une grande séance récréative réunit les enfants de la S.M.N. dans la salle des fêtes de l'établissement et le P.D.G., après un discours, distribue des médailles aux travailleurs. Le Bulletin S.M.N. résume ce qui est à la fois une manière de vivre et un « esprit ». On y lit des nouvelles concernant la sidérurgie, la remise en route d'un haut-fourneau, les problèmes de sécurité, mais aussi le carnet des naissances, mariages, décès dans « nos familles », la « remise des diplômes aux élèves de 4e année », des nouvelles de la section de pétanque, « l'exposition d'automne des peintres de la S.M.N. », « l'exposition photo de l'amicale des anciens élèves », « le concert de la société musicale normande »... (Exemples des bulletins de novembre et décembre 1980).

Le modèle existe encore de nos jours. On naît S.M.N. On travaille et on vit S.M.N. On meurt S.M.N.

Modèle paternaliste... Il apparaît, en effet, dans une très large mesure, comme un projet social global, conçu, réalisé, imposé par le patronat, en cette confusion dans le même mot du « patron » et du « père » issus tous deux du « pater », comme un héritage lointain sur la terre normande des essais réalisés plus tôt, dès le xixe siècle, en Lorraine ou au Creusot, dans le deuxième âge d'une industrialisation naissante après les détresses humaines issues du premier capitalisme sauvage, comme une nouvelle épure des réalisations paternalistes des maîtres de forges, et notamment des Schneider. Mais pourquoi si tardivement, de 1920 à 1960, alors qu'à la même époque de tels schémas étaient abandonnés ailleurs ? Aux portes de Caen alors qu'il fallait tout créer, qu'aucune tradition ouvrière n'existait, que la bourgeoisie locale se révélait plutôt hostile, en tout cas totalement incapable de prendre en charge l'industrialisation et ses implications sociales, que des crises successives ne cessaient de mettre en cause l'existence même de l'entreprise, le schéma paternaliste s'imposa probablement au patronat comme une nécessité. Dans un lieu vide de toute tradition industrielle, la S.M.N. s'érigea non seulement comme usine mais comme modèle de société.

L'espace du Plateau, ce produit S.M.N. à côté des coulées de fonte et d'acier, porte encore, dans ses constructions et son organisation, les signes de l'emprise du patron-père. Signes de la puissance et de l'autorité, dans le site même des installations sur un coteau boisé qui domine visuellement le paysage caennais, dans le hérissément des constructions métalliques, particulièrement des hauts-fourneaux perceptibles de partout, toujours présents dans tous les angles de vue du Plateau, et, peut-être plus encore, dans la solide bâtisse des Grands Bureaux, vieil héritage des origines de l'établissement au temps des Thyssen, lieu sacré du pouvoir de direction qui ne se partage pas, juste à la jonction géographique de l'usine, des services et de la cité, véritable tête du modèle. (3) Près de Cabourg.

Signes d'un espace fonctionnel, conçu pour produire, par des ingénieurs, avec une organisation minutieuse de l'espace qui laisse place à peu de fantaisie et à beaucoup d'efficacité dans l'extrême proximité des lieux de travail, de service, de résidence, avec l'omniprésence de l'utilité de la fonction l'emportant sur la qualité de l'usage, tant dans les réalisations industrielles que dans les constructions résidentielles. Signes enfin, très appuyés, de la hiérarchie sociale, imposée dans l'usine comme une organisation militaire, du manœuvre au directeur, et explicitée dans le paysage de la cité par la juxtaposition des pavillons des cadres, fort cossus, entourant la résidence du P.D.G., somptueuse dans son parc, et des maisons ouvrières, jumelées ou en petits collectifs, dans la modestie de leurs jardins, de leurs murs sans apprêt et de leurs volets aux peintures délavées. Le Plateau porte bien tous les signes d'un espace fortement dominé. Pourtant, s'en tenir à cette vue unilatérale et rigide des choses comme si tout avait été conçu d'en haut, depuis le patron-père, constituerait très probablement une grave erreur d'appréciation.

Ainsi serait sous-estimé le réel pouvoir de réappropriation de l'espace de vie par les ouvriers, même lorsqu'il a été entièrement produit par d'autres. Réappropriation collective officiellement assumée lorsque le Comité d'Entreprise se substitue au patronat pour prendre en charge notamment l'aide sociale et la gestion des loisirs, phénomène qui n'est pas sans poser quelques questions aux syndicalistes inquiets de se trouver canalisés dans des rôles qu'ils n'avaient pas prévus et qui les accaparent. Réappropriation individuelle, plus subtile et probablement plus profonde, en préface à la précédente, sur les lieux de la vie quotidienne, appréciés par des connotations souvent chaleureuses, les postes de travail, les vestiaires, les petites rues, les placettes, le stade, le bar de la Renaissance, les Coop., l'église, les jardins, les maisons, et, autour, les bois et les champs, un peu plus loin le marais pour la chasse et la mer pour les grandes promenades. Des pratiques parallèles de solidarité et de débrouillardise, entre rural et urbain, font le charme de F « esprit S.M.N. » Le jardinage et le bricolage n'en sont que deux aspects parmi d'autres. Le stade, enfin, constitue le lieu central d'une réappropriation collective. Que l'U.S.N. (Union Sportive Normande) dépende directement de la Direction ou, comme maintenant, du Comité d'Entreprise, a relativement peu d'importance. Ce qui compte, c'est surtout la place tenue par le sport, dans les actes comme dans les paroles, le jeu redevenu lieu social dans une étroite connivence du patronat et de la collectivité ouvrière, l'équipe promue comme symbole principal, voire comme mythe des habitants du Plateau. Fiers de leur usine, sans trop le dire, ces fondeurs et ces lamineurs se retrouvent chaque dimanche autour du stade du Plateau pour exalter leurs footballeurs, presque aussi bons que ceux du Stade Malherbe, le grand rival du Caen bourgeois. Dans ces réappropriations multiples entre 1920 et 1960, s'est façonnée une culture ouvrière.

Mais cet espace serait-il strictement masculin ? Certes, il en revêt toutes les apparences. Au sommet, image du père fixée sur le patron. A la base, rudes visages d'hommes, autour des coulées, des tables de cafés ou des stades. De cet univers, les femmes semblent absentes. Il a déjà été indiqué que le rôle qui leur était réservé était second, celui de l'ombre de la reproduction plutôt que de la production, l'isolement, la maison, le ménage, les enfants... La morale domestique ne transige pas avec de stricts principes, à l'égal de la discipline d'entreprise ; la femme du bon ouvrier reste à la maison. Poursuivant sur cette voie, et dans la logique d'une autorité hiérarchisée jusqu'à son terme, on pourrait affirmer que l'espace dominé du paternalisme industriel l'est tout particulièrement pour les femmes, réduites au carré du jardin et de la cuisine, en dehors de quelques rares échappées. Pourtant, l'analyse attentive des signes nous conduit à proposer une autre interprétation, dans l'inversion des symboles.

Femmes recluses, certes. Mais, à leur exemple, en reproduction caricaturée des vieux modèles ruraux, c'est bien toute cette société ouvrière dans son ensemble, qui vit dans un univers de réclusion. Tout l'espace de vie, même celui des hommes, tient dans une aire très réduite de quelques kilomètres de côté, voire de quelques centaines de mètres, se régulant lui-même et assurant sur place sa propre reproduction, sans contact avec l'extérieur et notamment avec Caen, strictement refermé sur sa propre identité. Le modèle S.M.N.-Plateau est celui d'un monde clos. Tout y contribue dans l'organisation de l'espace : la coupure avec Caen, l'eau de l'Orne, la pente du coteau, le couvert des boisements qui cache la cité, et jusqu'au tracé des rues, légèrement en courbe, qui referme le Plateau sur lui-même plutôt qu'il ne l'ouvre. Aux limites de la tradition rurale d'où sont issus la plupart de ses travailleurs et d'un univers urbain auquel ils ne s'intègrent pas vraiment, le modèle S.M.N.- Plateau combine l'expression de la puissance industrielle aux signes manifestes d'un besoin de protection quasi familiale, d'un appel aux sources des origines rurales ou slaves. « Notre-Dame la S.M.N. », dit très justement le prêtre du Plateau, tandis que les vieilles polonaises, comme les métallurgistes de Silésie, n'ont pas cessé de prier la vierge de Czestochowa. Une telle conception ne pouvait être qu'inconsciente. Elle nous fait écarter le terme trop autoritaire et univoque de « paternalisme ». Nous préférons, en définitive, le néologisme de « maternalisme » pour qualifier ce modèle ambigu, plus féminin dans ses connivences que masculin dans ses conquêtes. L'affectivité même qui lie les gens de la S.M.N. en dépit de la dureté des rapports de classe renforce cette thèse.

Depuis une dizaine d'années, le modèle s'effrite. Il n'est plus dans le cours de l'histoire. Contrainte, ou de son plein gré, la Direction a peu à peu abandonné à d'autres tout ce qui n'est pas production, se repliant sur l'essentiel et laissant se développer par là-même d'autres conceptions de l'organisation de l'espace et de la société : les logements à la société de H.L.M. (qui loue sensiblement plus cher que les logements S.M.N.) ou en accession à la propriété ; les loisirs, l'U.S.N., l'aide sociale au Comité d'Entreprise, comme on l'a déjà vu ; les Coop, vendues au groupe privé Promodès, par l'intermédiaire de la Société Normande d'Alimentation (S.N.A.) ; les écoles, enfin et surtout, jadis établissements privés de la S.M.N. , maintenant l'école primaire rattachée, non sans difficulté, à l'Education, l'école ménagère et le centre d'apprentissage sous contrat d'association recevant l'essentiel de leurs subventions de l'Etat. De droit, le modèle S.M.N.-Plateau n'existe plus, par conséquent. L'espace et la société ont cessé d'être la production unique de l'entreprise. Le maternalisme de jadis était le fait d'une entreprise financièrement prospère qui devait recruter, dans une région sans tradition industrielle, une main-d'œuvre jeune et hétérogène. Les travailleurs ont vieilli et se sont installés. La prospérité financière a disparu, de même que l'isolement, dans une large mesure. Notre-Dame la S.M.N. a pris des rides.

Pourtant, la vieille dame du Plateau est toujours présente, d'esprit au moins autant que physiquement. De telles superstructures ne s'effacent pas en un revers de conjoncture. Certes, la vie a beaucoup changé sur le Plateau au cours des dix dernières années, avec les modifications de statut, le règne de la télévision et de l'automobile, l'abandon progressif des jardins, la scolarisation plus longue, l'affaiblissement de la vie collective, le chômage des jeunes... On y célèbre cependant toujours l'« esprit S.M.N. ».

Esprit de famille, resserrée sur elle-même, solidaire.

Pour des matchs de troisième division, le stade du Plateau ne retentit parfois plus que des applaudissements de quelques centaines de spectateurs. Mais YU.S.N. la « Normande », comme on dit, vaut toujours mieux que le stade Malherbe, en dépit des classements officiels.

L'école primaire n'est plus celle des patrons, ce que chacun approuve rigoureusement. Mais...

La S.M.N. avait pris sur elle la régulation de toutes les contraintes sociales, y compris celles de la reproduction, de l'éducation, de la détente et des loisirs. Les familles ouvrières s'en accommodaient, trouvaient dans la protection de l'entreprise et dans celle de l'univers domestique une cohérence référencée dans une morale, l'« esprit S.M.N. ». En dépit des secousses de la lutte des classes, le modèle a tenu pendant quarante ans, formant un isolât social dans l'agglomération caennaise. En 1981, il subsiste encore, mais affaibli.

II. — LES COMMUNES OUVRIERES : MONDEVILLE, COLOMBELLES

Très curieuse géographie... La cité du Plateau, dans l'orbite directe de la S.M.N., l'espace social sans aucun doute le plus cohérent de toute l'aire d'étude, n'a aucune existence administrative. Elle est, en effet, installée aux limites et sur les territoires des trois communes de Mondeville, de Colombelles et de Giberville. La plus évidente des réalités sociales n'est pas reconnue par les découpages municipaux. Paradoxalement, on pourra opposer dans une comparaison « Le Plateau » à « Mondeville » ou à « Colombelles », comme s'il s'agissait des mêmes catégories, alors qu'il n'en est rien. La cité du Plateau est une pure création de l'entreprise en une juxtaposition de l'espace social de l'habitat à l'usine qui l'induit directement. Les communes ouvrières de Mondeville et de Colombelles représentent une réalité plus complexe. A leur sujet, on hésitera à utiliser le terme de « modèle », comme dans le cas précédent ou dans celui qui suit. Aucune volonté cohérente n'a présidé à l'organisation de ces espaces dont l'histoire et la vie même sont beaucoup plus le fait d'adaptations successives et d'ajustements.

A Mondeville comme à Colombelles, en dehors même des deux parties de la cité du Plateau qui dépendent du territoire de ces communes, l'emprise de la S.M.N. reste très grande et la dominance de la population ouvrière très marquée. Le phénomène est sans aucun doute plus net à Colombelles où 71 % de la population active est ouvrière et où la Métallurgique de Normandie est avec les Ciments français le seul établissement industriel notable. A Mondeville, la part de la population ouvrière n'est que de 55 %, et d'autres établissements industriels sont présents, notamment sur la zone industrielle de la route de Paris partagée avec la commune voisine de Cormelles-le-Royal. Du seul point de vue des localisations industrielles (4), Colombelles et Mondeville appartiennent à un espace que la S.M.N. domine certes de tout son poids, mais qui se trouve néanmoins différencié entre les axes fonctionnels du canal maritime et de la route de Paris, par la présence ou la proximité immédiate de R.V.I. (ex. S.A.V.I.E.M.), aux limites mêmes de Colombelles, ou de Blaupunkt, Jaeger, Citroën, Moulinex, sur le territoire de Mondeville ou de Cormelles. L'histoire ouvrière de cette zone fait certes longuement référence à la S.M.N., mais aussi à la S.N.C.F., à la cartoucherie de Mondeville, aux chantiers de construction navale...

De même l'habitat des deux communes ne se modèle-t-il pas strictement sur le schéma de la cité ouvrière, à l'image du Plateau. Celle-ci, conçue à l'origine par les ingénieurs-urbanistes de l'entreprise (5), juxtapose des petites maisons, le plus souvent jumelées, au milieu de leurs jardins, sans aucune fantaisie. Colombelles a été reconstruit, le long d'un axe principal (rue E. Vaillant, avenue Léon Blum) et à l'intérieur d'une boucle (rue Fouques, rue de la Cité libérée...), dans la combinaison de quartiers de pavillons et d'immeubles collectifs H.L.M., très souvent sous les fumées de la S.M.N. et des Ciments français qui se trouvent juste au sud du centre de la commune.

(4) Sur l'espace industriel, voir notamment Chesnais (M.), in Caen, N.E.D. 1977, et Ramonet (G.), L'espace industriel de l'agglomération caennaise à l'Est du canal maritime, et de la route de Falaise, Université de Caen, 1975.

(5) II serait particulièrement intéressant d'étudier l'histoire de cette conception.

Plus différencié aussi dans ce domaine, plus vaste, de tradition moins ancienne et beaucoup moins touché par les destructions de la dernière guerre, Mondeville est composé de quartiers fort variés et qui doivent donner lieu à une prochaine étude (6). A Mondeville, en effet, se trouvent des restes d'anciennes cités ouvrières aux maisons jointives, des quartiers tout proches de Caen comme Charlotte Corday dont plusieurs interlocuteurs disent qu'ils ne font pas vraiment partie de Mondeville, des quartiers de pavillons comme les Charmettes, mais aussi des grands ensembles H.L.M. comme le Parc, des résidences comme Pasteur ou Victor Hugo et des zones marginales maintenant détruites en bordure de l'Orne, refuges précaires, à la merci des crues de l'Orne, de rempailleurs de chaises et de marchands de peaux de lapins. L'habitat n'est que le reflet d'une société. L'ancienne directrice d'école de Mondeville décrit fort bien, par touches multiples, ce qu'étaient ses parents d'élèves.

Des ouvriers et des ouvrières, en majorité sans aucun doute, et parmi les ouvrières des jeunes femmes en difficulté à la suite d'une maternité hors mariage, plus ou moins rejetées de chez elles, mais aussi, de part et d'autre de la stratification sociale, des employés, des techniciens, des petits cadres, nouveaux habitants des meilleures résidences mondevillaises, ou bien des marginaux comme ces habitants des bords de l'eau, héritiers d'une vieille population que l'on retrouve en marge des villages et non loin des villes, particulièrement sur les plus mauvais sites de la vallée de l'Orne.

Le Plateau constitue une sorte de modèle idéal, social et spatial, strictement réglé sur les besoins d'une entreprise. Il n'en est pas de même des deux communes ouvrières de Mondeville et de Colombelles, beaucoup plus différenciées, représentant une réalité sociale plus complexe, dans ses structures comme dans son évolution, dans ses modes de vie comme dans l'organisation de l'espace, et à Mondeville plus nettement encore qu'à Colombelles. Malgré cela, le terme de « commune » doit pouvoir être retenu en une acceptation plus forte que celle de la stricte administration municipale. Vivre à Mondeville est bien différent d'être « sur » Colombelles ou Giberville, a fortiori de Caen ou d'Hérouville. Un sentiment d'appartenance existe, très vif, particulièrement à Mondeville. Dans ce qui pourrait être perçu de loin comme l'uniformité ou la banalité d'une banlieue ouvrière, des communes telles que Mondeville et Colombelles ont bien une vie propre, une histoire qui les distingue, des réseaux de sociabilité qui échappent aux descriptions simplistes et même, au dire de quelques interlocuteurs, un « esprit ». L'analyse de ces identités locales fixées autour de communes ouvrières exigerait plus de moyens que ceux qui ont été mis en œuvre dans la présente étude. On peut cependant avancer une hypothèse dans le croisement du formel et de l'informel.

Le formel, c'est la somme des réalisations municipales qui prennent en charge une série importante de services à la disposition de la population, c'est en quelque sorte le socialisme municipal, actif dans ces deux communes, depuis la Seconde Guerre mondiale au moins. Les deux communes, bénéficiant de la présence sur leur territoire d'établissements industriels importants, disposent de moyens financiers non négligeables. Ainsi, à propos de Mondeville, la directrice d'école peut-elle citer l'intervention active de la municipalité dans de multiples domaines : les fournitures scolaires gratuites jusqu'au collège ; la garderie ; la disponibilité du terrain de camping de Cabourg ; le dispensaire gratuit ; la piscine, le gymnase, l'U.S.O. Mondeville dans le domaine sportif ; la Maison du Peuple, la salle Louis Esnault, aménagée pour recevoir les banquets, les communions, les vins d'honneur... En ajoutant l'intervention municipale dans le domaine du logement, on constate qu'une part importante de la vie sociale, particulièrement en matière de logement, d'école, de sport et de fêtes, se trouve réglée dans ce cas, au moins pour une partie de la population, non directement par l'entreprise comme au Plateau ou par des solutions strictement familiales, mais par un contre-pouvoir local, officialisé dans le cadre communal.

(6) Michel (J.P.), texte en cours de rédaction dans le cadre de P.A.T.P.

La démonstration pourrait être renouvelée à propos de Colombelles.

De telles activités, si efficaces et généreuses qu'elles soient, peuvent-elles suffire à créer, 1' « esprit » d'un lieu, une « commune » au sens fort ? Il est permis d'en douter... Mais l'informel se cache derrière le formel...

Les hommes se connaissent, si ce n'est tous ceux d'une commune, au moins tous ceux d'un groupe, d'un réseau, les copains de l'usine, du régiment, du sport, tous ces associés des joyeuses « javas » du samedi soir, des parties de billard ou de football.

Les femmes se connaissent aussi, probablement en des cercles plus réduits, mais très fortement solidaires, de voisine à voisine, autour des commerçants fort peu nombreux, et plus sensiblement encore dans les réseaux de grand'mères, de tantes et de nourrices qui prennent en charge la gardes des enfants en bas-âge...

Avec beaucoup de vraisemblance, et sous réserve d'une vérification par des enquêtes plus nombreuses, l'hypothèse peut être formulée que, jusqu'à une époque toute récente au moins, la coupure physique et sociale par rapport à Caen ainsi que l'isolement et la cohérence des communes ouvrières ont favorisé un tissu dense de relations sociales, sans expression tapageuse mais non sans réalité, une vie de quartier qui pourrait s'assimiler à une vie de village, particulièrement dans des pratiques d'entraide (les nourrices, le bricolage), de loisirs (le sport, le cinéma, les « javas »), de fréquentation commerciale (autour des marchés et des petits commerçants), de camaraderie (les joyeux célibataires de Mondeville) ou de convivialité familiale. Ainsi, être de Mondeville ou de Colombelles, c'est connaître d'autres personnes de Mondeville et de Colombelles et être connu d'eux, c'est aussi fréquenter des circuits de lieux de commerce, de service, de loisir, de relations familiales qui sont autant de jalons de réseaux de sociabilité inscrits dans les limites du local. Pourtant, certains équipements apparaissent bien pauvres, la Maison du Peuple vétusté ; le cinéma unique de Mondeville a même disparu ; les petits commerçants se comptent par quelques unités dans une commune de près de 10 000 habitants... Mais n'est-ce pas cette pauvreté même, cet isolement, ce resserrement autour de quelques lieux élémentaires qui créent, si ce n'est le charme, en tout cas l'atmosphère encore rurale à laquelle beaucoup restent très attachés ?

Entre ces multiples relations informelles et l'action formalisée de municipalités ouvrières, le lien est fait, sans qu'on n'ait pu l'apprécier, par les associations, les comités, les syndicats, les partis politiques. L'histoire de la vie politique dans la banlieue Est de Caen reste à faire. Au moins peut-on relever ces quelques éléments...

A Colombelles comme à Mondeville, les partis de gauche, voire des groupes d'extrême-gauche, ont joué un rôle très actif dès avant la Seconde Guerre mondiale. Leur emprise reste toujours très forte, majoritaire. Cependant, aucune position tranchée n'a jamais été prise, aucune des deux municipalités n'a jamais été totalement conquise par un des grands partis de gauche, comme si l'idéologie de classe ne s'imposait pas vraiment ici. Tout au contraire, Mondeville et Colombelles sont des lieux d'affrontements, souvent ambigus, où n'émergent probablement dans la politique que l'expression publique de réseaux moins connus des non-initiés. Récemment disparu, le Docteur Lafond, longtemps maire de Mondeville, et « qui avait dû soigner une grande partie de la population », était beaucoup plus un notable local qu'un leader politique. En 1977, alors qu'était célébrée l'Union de la gauche, la désunion caractérisa le scrutin de Mondeville et celui de Colombelles. Le P.S. l'emporta dans les deux cas, dans la tradition d'une vieille gestion socialiste ou socialisante, mais à Colombelles, en ayant cédé quelques sièges au P.C., et à Mondeville sans avoir affiché d'étiquette politique. L'ambiguïté masque une situation complexe, traversée d'influences multiples, où la direction de la S.M.N. eût longtemps sa part de responsabilité, un peu comme le châtelain du lieu. Ainsi s'exprime bien ce que sont ces deux cas exemplaires : des communes ouvrières, certes, mais sans doute encore un peu des villages.

Décidément, le « modèle » n'est pas achevé.

III. — LE MODELE ECLATE : GIBERVILLE...

Le modèle maternaliste de la S.M.N. et de la cité du Plateau, les communes ouvrières de Mondeville et de Colombelles ne sont plus ce qu'ils étaient jusqu'au début des années soixante. La trame sociale qui s'est constituée autour d'eux existe bien toujours en filigrane de toutes les relations. Mais, brutalement parfois, insidieusement le plus souvent, des changements très profonds sont intervenus au cours des vingt dernières années dans l'organisation des espaces de vie locaux. Le modèle S.M.N.-Plateau comme celui des communes ouvrières reposait sur l'étroite proximité des différents lieux de vie, ceux du travail, de la résidence, de l'achalandage, de la famille et des loisirs. L'identité collective des groupes localisés pouvait se lire dans la cohésion des lieux qui en étaient le support. En vingt ans, cette cohésion a éclaté. Des facteurs très divers en sont la cause. En se dessaisissant elle-même des activités non productives, la direction de la S.M.N. a participé à cette désagrégation qui s'inscrit très vraisemblablement dans une politique délibérée du patronat, à l'échelon le plus élevé. De même, l'aménagement de grandes infrastructures à la périphérie de Caen a-t-il contribué au hachage de l'espace mondevillais, la commune étant maintenant désarticulée dans un réseau lourd de routes à grande circulation, d'échangeurs, de rues à sens unique, complété par la pénétration de l'autoroute de Normandie et du périphérique. Mais le changement s'est manifesté surtout par la production de nouveaux lieux de vie, hors du travail, par les nouvelles possibilités offertes par l'usage de la voiture individuelle et du vélomoteur complété plus récemment par l'amélioration du réseau de transports en commun, par une nouvelle carte des fréquentations et des pratiques.

De nouvelles pratiques de l'espace apparaissent dès l'enfance. Elles ont déjà été évoquées, notamment grâce aux évocations de la directrice de l'école de Mondeville, du fait du travail des femmes, le circuit des nourrices ou des crèches, tôt le matin et tard dans l'après-midi ; une prise en charge partielle des jeunes par la collectivité, dans les garderies ou dans les Maisons des jeunes ; une plus grande solitude, surtout, particulièrement à l'âge des premières indépendances, face au petit déjeuner du matin ou au cours des longues journées du mercredi... Les obligations scolaires de l'adolescence ne font que compléter ces premiers éclatements. Après la période du collège qui laisse le jeune adolescent à Mondeville ou à Colombelles, la carte des établissements techniques ouvre un champ de fréquentation plus large, à la périphérie de l'ensemble de l'agglomération de Caen. Voici donc partis, à mobylette ou par le bus, vers les lycées et collèges techniques de la route de la Délivrande, de la rue de Bayeux, du boulevard Leroy, de la route d'Ifs, aux quatre coins de Caen, les jeans et les blousons des adolescentes et des adolescents de Mondeville et de Colombelles. Pourquoi la carte scolaire a-t-elle été pensée ainsi ?

Les courses ne se font plus que très partiellement, peut-être marginalement, chez les petits commerçants de Mondeville ou de Colombelles ou dans les Coop, du Plateau (7) : le centre de Caen est devenu beaucoup plus accessible, aux courses-promenades du samedi après-midi, même s'il n'est guère estimé. Surtout, des géants très attractifs sont apparus, stratégiquement situés en marge mais aux portes des concentrations populaires les plus denses, savants aménagements du début des années 1970 : Continent Côte de Nacre, Continent Mondeville (du groupe Promodès), Carrefour d'Hérouville (du groupe Carrefour). Les Mondevillais ne considèrent pas Continent-Mondeville, situé sur la route de Paris, comme faisant partie de Mondeville. Mais Continent et Carrefour sont bien des lieux très importants de fréquentation hebdomadaire, des lieux nouveaux strictement fonctionnels, en marge des vieux centres et des quartiers de résidence. Voici donc éclatés aussi les lieux de l'achalandage, entre les boutiques de coin de rue, le centre de Caen et les hypermarchés de la périphérie, soumis à des nouveaux rythmes où l'hebdomadaire se substitue de plus en plus au quotidien, parés de nouvelles images plus agressivement publicitaires, moins intimes, plus mythiques que locales.

(7) Sur les pratiques commerciales, Bru (D.), étude en cours, Université de Caen

Les loisirs, enfin, appellent des espaces plus lointains que ceux des stades et des cafés enserrés dans la trame des cités. Certes, beaucoup de voitures roulent assez peu. Le dimanche matin, à la cité du Plateau, la plupart des voitures se trouvent devant les maisons et elles ne bougeront guère de cette place, surtout pendant la mauvaise saison. Dans bien des cas, faute de moyens, la voiture devient un objet de soin, d'entretien, de conversation, d'activité de bricolage sédentaire, plus qu'une possibilité de déplacement. Cette constatation, juste dans certaines limites, ne saurait cependant être exagérée. La voiture donne aisément accès à l'ensemble de l'agglomération et de la proche région, ce qui n'était pas le cas il y a vingt ans. Les relations avec le milieu rural d'origine ont pu être ainsi maintenues beaucoup mieux qu'auparavant. Les ouvertures vers la mer et les campings réservés du Hôme-Varaville et de Cabourg ou vers les marais et les gabions de la Dives ont été rendues plus accessibles. Pour beaucoup (minorité ou majorité ? Il faudrait une enquête pour élucider cette question importante, il s'agit vraisemblablement d'une minorité), des horizons plus lointains encore sont découverts chaque année, du moins certaines années, grâce au « camping-caravaning » au cours des congés d'été. Voici donc venu, après celui des stades et des cinémas de quartier, le temps des « sorties », de la voiture, de la mobylette, de la moto, du départ de quelques heures ou de quelques jours... A cela s'ajoute l'emprise de la télévision.

Le changement le plus important, cependant, est celui du mode de logement, et, pourrait-on dire, de la politique du logement suivie par le patronat et les pouvoirs publics ainsi que des adaptations successives des familles ouvrières à cette politique. Il résume l'ensemble des mutations subies par la carte des lieux de vie au cours des vingt-cinq dernières années.

A l'origine, c'est-à-dire jusqu'aux années cinquante, le patronat doit fixer un prolétariat naissant, une classe ouvrière jeune, encore instable, hétérogène. Le logement par l'entreprise contribue à la stabilisation et au contrôle des travailleurs. C'est alors la grande époque des cités, les belles heures du Plateau. Nul doute qu'une stratégie de contrôle social ne sous-tende cette politique, selon la plupart de nos interlocuteurs. La hiérarchie des petits et des grands chefs, très présente à l'usine, se retrouve hors de l'usine, dans les cités, à l'école, sur le stade pour le recrutement et l'organisation de l'équipe de football (on peut centrer la S.M.N. grâce au football) et peut-être même plus insidieusement dans les mairies. Le patronat-matriarcat de la S.M.N. donne alors toute sa cohérence à l'espace de vie, autour de l'usine et du logement en cité qui ne font qu'un.

Une deuxième période s'ouvre à la fin des années cinquante et surtout dans le courant des années soixante par la construction de grands ensembles de logements collectifs à la périphérie de la ville de Caen. Elle correspond à une nouvelle phase du développement industriel, au succès local de la politique de décentralisation, à l'arrivée massive d'une génération de jeunes travailleurs née de l'émigration en provenance du milieu rural et des fortes natalités de l'après-guerre. Dès lors, le patronat ne prend plus lui-même directement en charge cette masse trop importante. Mais il participe activement à la nouvelle politique de logement définie par les pouvoirs publics en finançant la construction d'H.L.M.

Ainsi les relations familiales et amicales éclatent-elles sur un espace plus large que celui des cités de Mondeville et de Colombelles. Les quatre grands ensembles de l'est et du sud de l'agglomération (Guérinière, Grâce de Dieu, Hérouville, Pierre Heuzé), et à moindre degré les deux du nord et de l'ouest (Calvaire Saint-Pierre, Chemin Vert), complètent, selon des modalités très nouvelles, les quartiers de résidence ouvrière de la banlieue Est. L'époque du confinement semble alors révolue. Complétés par les obligations de la carte scolaire, par le travail des femmes, par les vacances lointaines et par les hypermarchés, dans un système urbain qui ne fait qu'un, les grands ensembles ouvrent l'ère optimiste de la mobilité.

On sait comme ces nouvelles modalités furent assez mal reçues et comment certains grands ensembles se transformèrent en nouveaux ghettos, à Caen, la Guérinière et la Pierre Heuzé, par exemple. Une troisième voie est alors ouverte, surtout à partir des années 1970, par la

construction de pavillons en lotissements, en un mouvement spontané de réactions des habitants peu adaptés à la vie dans les grands ensembles, mais aussi par une politique affirmée du patronat qui favorise les prêts à la construction, par les relais des municipalités rurales et des spéculateurs fonciers, enfin par un conditionnement idéologique, explicite dans les publicités, qui exalte le retour à la campagne en même temps que l'accès à la propriété. Tous ces facteurs se combinent pour que la banlieue ouvrière se prolonge vers l'est, dans la plaine de Caen, par une campagne-dortoir aux noms de Giberville, Démouville, Blainville, Ranville, Cuverville, Sannerville... Voici donc l'éclatement parvenu à son terme, et, dans l'illusion des retours au village, chacun parfaitement confiné cette fois sur ses peintures à achever et ses traites à payer, sur sa voiture à bricoler et ses vacances à espérer, loin de tout, loin de tous. A moins que de nouvelles adaptations, comme c'est très probable, ne viennent à leur tour perturber ce schéma trop pessimiste.

On ne saurait conclure sans compliquer encore un peu les significations d'un tel modèle symbolisé par le nom de Giberville. Il constitue certes l'application d'une nouvelle stratégie des pouvoirs dominants, en l'occurrence l'Etat, le patronat des grandes entreprises et la bourgeoisie locale aux intérêts très associés dans l'opération. Il vise à dégager de nouveaux profits immobiliers. Il tente surtout d'opérer une nouvelle fois le confinement géographique d'une classe toujours réputée « dangereuse », depuis le XIXe siècle jusqu'aux grands ensembles, cette fois de la manière la plus subtile qui soit. En ce sens, le lotissement peut être interprété comme une nouvelle modalité de l'aliénation des espaces de vie de la classe ouvrière. Mais, comme la cité ou comme la commune, le lotissement n'est pas mécaniquement reçu par ceux qui y habitent, ainsi qu'un ordre. Il correspond à des désirs profonds et réels, il est le fruit d'adaptation et de tâtonnements. Il peut tout aussi bien être interprété comme une revanche des origines, l'ultime boucle du retour au rural, après bien des épreuves. Il est clair qu'il existe des circuits des logements, de même qu'il existe des circuits du travail... Les jeunes ménages s'installent précieusement dans des meublés des vieux quartiers du centre de Caen ou dans des maisons vétustées de Mondeville. Puis un double salaire, la naissance d'un enfant rendent possible et nécessaire la location d'un appartement H.L.M. à la Guérinière ou à Hérouville. Mais celui-ci n'est souvent qu'une étape de quelques années, avant l'octroi d'un logement au Plateau pour ceux qui travaillent à la S.M.N. ou avant la construction d'un pavillon dans un lotissement pour les plus valeureux. « Faire construire » est un aboutissement, la concrétisation dans un jardin et dans des murs (mêmes préfabriqués) d'une certaine réussite du couple solidaire, l'homme et la femme devant être alors moralement indissociables, sous peine de ne plus pouvoir payer les traites. Parfois, souvent peut-être, comme on nous l'a dit, c'est l'héritage d'un petit « bien », dans le Bocage ou le Pays d'Auge des origines familiales, qui donne l'apport initial permettant de « faire construire ». Le modèle éclaté de Giberville ne doit donc pas être interprété mécaniquement, ni dans un sens ni dans l'autre. Il est ambivalent. Il traduit contradictoirement une forme très subtile d'aliénation et une adaptation non moins subtile à celle-ci dans l'affirmation obstinée de soi, de l'existence familiale, de l'inaliénable ou réputé tel.

Mais ce qui est en cause, à coup sûr, dans le passage d'un modèle à un autre, ce sont les relations de voisinage, de quartier, la vie des lieux fréquentés et habités. Des habitants, parlant avec regret du passé, notent le silence des cités, la solitude des rues, la disparition des lieux d'échanges, églises, cafés ou cinémas, le désert des dimanches après-midi. Le vieillissement, la crise ne sont pas seuls en cause. Ils sentent bien, et le disent à leur manière, que la qualité des relations sociales est atteinte autant que leur fréquence diminuée. S'il est un changement profond, sans doute se trouve-t-il au point de contact des morales individuelles et collectives, dans les manières d'être. Il ne s'agit pas d'un phénomène spontané ou fortuit, mais bien du fruit le plus amer de l'aliénation à son terme. .

RÉSUMÉ

La banlieue est de l'agglomération de Caen juxtapose sur son territoire (et notamment sur les communes de Mondeville-Giberville-Colombelles) deux types d'industrialisation et de développement urbain : Un modèle ancien, autour d'une importante usine sidérurgique, avec un habitat concentré autour de l'entreprise et un paternalisme très marqué. Un modèle plus récent, avec les usines décentralisées dans les années soixante et un habitat pavillonnaire plus dispersé géographiquement et moins homogène socialement.

Histoire de Mondeville

✓ 3000 ans avant J.C.

Les fouilles archéologiques démontrent une occupation continue de l'espace depuis le bronze final.

✓ Ve siècle après J.C.

Il ne demeure que le village Saint-Martin, situé au Sud-Sud-est de Mondeville. Un Oppidum (espace de refuge public) gaulois a également été découvert à l'Est du chemin de la Cavée (ancien lieu-dit de la Masse).

✓ VIIe siècle après J.C.

Le village Saint Martin connaît un nouvel essor. L'église dédiée à Saint Martin est édifée, elle est agrandie au IXe. Mais le village est abandonné au XIIe.

Le site de Saint-Martin de Trennecour a fait l'objet de fouilles dont la valeur archéologique est de renommée internationale. Ces travaux ont servi de base pour la reconstitution du chantier archéologique expérimental Ornavik.

✓ 986

Richard Ier de Normandie fait donation à l'Abbaye de Fécamp de la cure située sur le domaine d'un seigneur scandinave, Amun ou Amundi. Le nom d'Amundivilla (Hamundivilla Mondevilla) apparaît alors.

Elle regroupe six paroisses :

- Saint-Martin (abandonné au XIIe) ;
- Notre-Dame-du-Pré (puis des-Près) ;
- Sainte-Madeleine ;
- Saint-Denis ;
- Notre-Dame-de-la-Fontaine ;
- Sainte-Paix (réunie à la paroisse de Vaucelles en 1718).
- Le hameau de Clopée fut rattaché à la paroisse Saint-Martin de Colombelles de 1781 à 1849

✓ IIe Millénaire

Au IIe millénaire, surtout après l'abandon de Saint-Martin, le village se concentre au bord du Plateau et dans les terres les moins inondables de la vallée.

Il s'agit alors d'un chapelet de hameaux constitués de petites maisons à étage aux murs de plaquettes et de moellons recouvertes d'un toit en ardoise, parfois en forme de coque de bateau renversée.

✓ **XVIIe siècle**

Mondeville se développe et s'agrandit autour de Notre Dame des Près puis autour de deux quartiers existants sous Napoléon : la rue des Roches et la rue Emile Zola.

✓ **XVIIe - XVIIIe siècle**

Des pavillons de chasse, appelés châteaux sont construits (château de Bellemaist, Vast...). La qualité des prairies et des maraîchages pousse les habitants à se concentrer durant neuf siècles sur les rives de l'Orne et du Biez.

✓ **Fin XVIIIe - XIXe siècle**

Mondeville se tourne vers une société plus urbaine :

- 1779 : creusement d'un nouveau cours du lit de l'Orne pour faciliter l'accès au port de Caen
- 1885 : la première gare de Caen est construite à Mondeville puis abandonnée en 1858. Mondeville accueille de nombreux cheminots dans les années 1870 (cité Marlaud et rue Varlin (les Charmettes).
- 1893 : premier bureau de poste.
- 1905 : inauguration de la Mairie et d'une école rue chapron.

✓ **XXe siècle**

- Mondeville connaît un essor démographique et se mue en ville industrielle.
- 1909 : August Thyssen achète des terrains sur le Plateau.
- 1910 : il fonde la Société des hauts-fourneaux de Caen.
- 1913 : l'usine sidérurgique est construite sur les terrains de Colombelles.
- 1917 : elle devient la Société Normande de Métallurgie (SNM) puis en 1925, la Société Métallurgique de Normandie (SMN).
- 1913-1930 : la cité ouvrière du Plateau est créée.
- 1925 : l'Armée aménage un complexe pyrotechnique, la Cartoucherie, au château de Valleuil.
- 1928 : Une grande partie du domaine de Bellemaist est lotie pour former les Charmettes (ancienne Cité Loucheur).
- 1931 : la COFAZ (**CO**mpagnie **F**rançaise de l'**AZ**ote) fait construire une usine d'engrais (actuelle halle d'athlétisme Michel d'Ornano).
- 1935 : nouvelle Poste.
- 1936 : Eglise de Marie-Madeleine Postel.
- 1944 : pendant les bombardements le Mondevillais se réfugient dans les carrières de la rue des Roches. La cité du Plateau est partiellement détruite et de nouvelles maisons sont construites.
- 1954-1958 : construction de la résidence du Parc (rénovée en 2013) et de la rue Laennec sur une partie du domaine de Bellemaist.
- Création des quartiers :
 - 1955-1991 : Charlotte-Corday

- 1963 : Résidence Pasteur
- 1980 : Bois de Claquet
- 1990 : Hauts de Mondeville
- 1992 : la Vallée Barrey

- 2000-2017 : rénovation du Centre-Ville
- 2015 : Médiathèque Quai des Mondes
- Horizon 2030-2050 : Valleuil et Presqu'île

La cité ouvrière du Plateau

Cette ancienne cité ouvrière est créée au début du XXe siècle par la Société Métallurgique de Normandie pour loger ses employés. Elle est à cheval sur 3 communes : Colombelles, Giberville et Mondeville. Si l'usine a fermé en 1993, le quartier reste fortement marqué par son héritage architectural et son organisation spatiale qui incarne la pyramide sociale de l'usine. C'est particulièrement vrai dans le secteur de la cité-jardin, réalisée suivant les plans de Jacques Devaux. Elle illustre les formes d'organisation sociale du paternalisme industriel.



Le quartier des villas

Le long du coteau boisé à proximité de la route de Cabourg. Ce sont des demeures de style néo-normand entourées de grands jardins et qui bénéficient d'une belle vue sur la campagne environnant Caen. On peut inclure dans ce type d'habitat la maison du directeur, vaste demeure située au cœur d'un parc arboré de 3ha.

Les maisons des contremaitres

Autour de la rue Centrale et de la Grande rue. Séries de maisons jumelées par deux et bordés de petits jardins. Certaines étaient également dotées de balcons, dans la rue qui porte leurs noms. Ces maisons sont construites en pierre de Caen.





L'habitat ouvrier

À proprement dit vers la rue du Bois ou dans la Cité des Roches. Séries de maisons barres avec un jardin situé non pas derrière mais devant les maisons.

Les carrières

Les plus anciennes carrières, sur le site de Saint-Martin, datent de l'époque gallo-romaine. On a pu dénombrer trois façons d'extraire la pierre :

- par puits et chambres souterraines mode d'extraction principal dans le quartier des Housseaux (actuel Charlotte Corday) du XIII^e au XVII^e siècle.
- par exploitation à ciel ouvert à flancs de coteaux du XIII^e au XV^e siècle à la Madeleine, au four à ban et aux Charmettes.
- par galeries souterraines ouvertes à flanc de coteaux à Clopée et aux Roches.

Grâce à la proximité de l'Orne, la pierre de Mondeville et de Caen a pu être exportée en Angleterre afin d'y construire notamment la tour de Londres, la Cathédrale et l'Abbaye de Westminster.

Les carrières urbaines de Caen ferment au cours des XVII^e et XVIII^e siècles. Le tremblement de terre du 30 décembre 1776 en est sûrement la cause. Elles ont alors eu d'autres utilités :

- glacières au XVIII^e siècle,
- geôles sous la révolution,
- cave à vin pour la coopérative de la SMN avant la seconde guerre mondiale,
- abri de 9000 personnes lors des bombardements des alliés en juillet 1944,
- chambre frigorifique pour un grossiste,





La demeure du directeur de la SMN

Ancienne maison du directeur général de la SMN, construite en 1912-1913, sur les plans d'Alexandre Durville, de style néo-normand.

En 1988, cette vaste demeure entourée d'un parc arboré de 3 hectares a été réhabilitée en maison de retraite (« La feuilleraie ») puis en logements privés et sociaux.



La Conciergerie

Cette maison abritait le concierge dont les services étaient à l'usage personnel de la famille du directeur de la SMN pendant la période d'activité de l'usine.



L'ancienne Bibliothèque

Ouverte en 1952 sous le nom de Bibliothèque de l'Amicale du Personnel, elle déménage en mars 1961 dans ses locaux actuels, auparavant annexe de l'Hôtellerie. En 1969, elle devient la Bibliothèque du Comité d'Entreprise de la SMN.

À partir de 1993, la Ville gère l'équipement culturel jusqu'en 2015, année d'ouverture de la médiathèque Quai des Mondes.

En septembre 2016, la gestion de cet espace est confiée à l'association Vivre Ensemble au Plateau pour y développer un espace de vie associatif et mémoriel.



L'Hôtellerie

Construite en 1913 pour abriter un restaurant réservé aux cadres de l'usine et un hôtel pour les cadres visiteurs, ce bâtiment de style néo-normand accueille actuellement l'Orchestre Régional de Normandie. Il intervient régulièrement auprès de tous les publics : écoles, collège, lycée Jules Verne, EHPAD...



La Renaissance

La Renaissance fut construite en 1938-1939 par la Société Métallurgique de Normandie afin de divertir ses employés logés dans la cité ouvrière.

Détruite pendant la Bataille de Normandie, elle fut réhabilitée en 1949.

La Renaissance devint alors un cinéma-théâtre jusqu'aux années 1970.

Entre 1973 et 2003 elle est utilisée pour des usages variés : réunions, restauration scolaire, répétitions de l'école de musique du SIVOM.

Depuis 2005, c'est une association qui gère cette salle de spectacle, dédiée à la musique, au théâtre, à l'art circassien et à la danse. Un festival d'art de rue, *Plateaux éphémères*, refait vivre la place des Tilleuls chaque dernier week-end de mai.



École d'apprentissage

Créée en 1923 au sein de l'usine, elle a contribué à forger une véritable culture ouvrière. Un nouvel ensemble de bâtiments accueille les apprentis à partir de 1950, chemin de Mondeville, à Giberville.

L'École des Tilleuls

Les écoles primaires « garçons et filles » de la SMN ouvrent leurs portes en 1922 pour les enfants dont les parents habitent le Plateau. Elles comprennent alors quatre classes. L'ancienne école ménagère construite en 1929 est transformée en restaurant scolaire par la ville de Mondeville en 1996-1997.



Les postes de garde

Les postes de garde de l'ancien site de la Société métallurgique de Normandie (SMN), se situent à l'entrée du Plateau et de l'actuel campus technologique Effiscience de Colombelles.





Les Grands Bureaux

Cet édifice fut construit entre 1912 et 1913 sur les plans de Jacques Durville pour regrouper les services nécessaires au fonctionnement de la SMN. Il fut transformé en hôpital militaire complémentaire pendant la Première Guerre Mondiale. Le bâtiment a été reconverti en logements en 1999.

L'ancien hameau de Clopée

Auparavant sur Colombelles, ce hameau, situé au bord de l'Orne au pied d'un coteau et d'anciennes carrières de pierre est depuis 1849 rattaché à la commune de Mondeville. C'est d'ici qu'autrefois, les Anglais et les Normands extraient la pierre qui servit à bâtir certains des plus beaux édifices et monuments religieux de Londres. Le bâtiment ci-contre appartient, à la fin du XVIII^e siècle, à Gabriel Moisson de Vaux, botaniste et homme politique, qui y a créé un jardin composé de plantes de toute provenance, se servant des excavations comme d'une serre naturelle.



Ces édifices sont privés et non visitables. Merci de ne pas importuner les propriétaires.

Le Château de Bellemaist

Le château de Bellemaist fut construit au XVII^e siècle, par la famille Noroy-Turgot, déjà propriétaire de nombreux châteaux aux alentours de Caen.

C'est alors un pavillon de chasse. Le château a longtemps été habité par cette famille. Anne-Etienne Michel Turgot, écuyer de la reine Hortense, y meurt en 1840. Il fut ensuite le siège de la maison Bouchon (sucrierie) et M. Le Meilleur y organisa la défense passive pendant le débarquement.

En 1985 la commune de Mondeville rachète le château. Il est aujourd'hui le siège de l'école de musique du SIVOM des trois Vallées.



Quai des Mondes Médiathèque / Pôle social

Quai des Mondes a la particularité d'être à la fois une médiathèque qui propose de nombreux supports (livres, Cds, DVD), mais également un pôle social qui accompagne les habitants dans leur quotidien.

Grâce à de vastes volumes et des espaces pour tous les publics, sublimés par de remarquables effets de transparence, l'architecte Jean Marc Viste (cabinet Nord/Sud) a pleinement réussi à conférer à ce bâtiment sa vocation d'ouverture sur le monde.

Le bâtiment a été inauguré le 16 octobre 2015, en présence de Fleur Pellerin La Ministre de la Culture et de la Communication.





Le viaduc de Calix

Sa construction a débuté en 1971. Il mesure 1200 m de long sur une hauteur de 38 m.

Il enjambe la presqu'île, vaste territoire qui connaîtra de profondes mutations dans les prochaines années. Son inauguration a eu lieu le 13 décembre 1975.

La Chapelle Notre Dame des Travailleurs

Chapelle fut bâtie dans les années 40 sous l'impulsion des prêtres de la Mission de France.

La SMN fournit les matériaux nécessaires à sa construction et elle est construite par des employés de la SMN, à titre bénévole.

Elle symbolise la renaissance du quartier du Plateau, détruit pendant les bombardements de 1944.



L'Église Notre Dame des Prés

Cette Église romane du XIIe et XIIIe siècles, est le seul édifice mondevillais classé au monument historique en 1913. Le caractère exceptionnel de cet édifice réside dans un gisant (sculpture funéraire) reposant sous une arcature, creusée à même l'épaisseur du mur, que l'on peut admirer à l'intérieur.



Le Parc du Biez

Poumon vert de la ville, traversé par le Biez et composé d'un marais et de jardins municipaux, il offre un magnifique cadre pour la balade, les piqueniques, les sorties en famille. Situé de part et d'autre d'un périphérique qui se fait oublier, il abrite une flore préservée, typique des milieux humides et une faune riche et diversifiée constituant un écosystème à la fois dense et fragile.

Le Parc Charlotte Corday

Espace de nature situé au départ de la vallée sèche, c'est une ancienne vallée d'herbage pauvre qui s'étendait du stade Varin jusqu'à Cormelles-le-Royal. Il est devenu l'endroit privilégié du sport-loisir et des familles depuis la mise en place d'un parcours sport-santé et l'installation de nombreux jeux pour les enfants.

Les Jardins municipaux

Implantés sur différents sites de la commune, les 110 jardins municipaux sont l'héritage du passé maraîcher de Mondeville. Ils sont attribués par la Ville aux Mondevillais qui ne possèdent pas de terrain et permettent à des familles de pratiquer le jardinage et de produire leurs légumes dans un environnement naturel, reposant et convivial.

- Le Parc du Biez¹ (rue des roches)
- La gronde², route de Giberville
- Rue du marais³



Château Le Parc à Giberville Du XVIIIe au XXe siècle



Ce château est baptisé « *Château Boullier* », du nom du banquier qui l'acquiert au début du XXe siècle. Les cartes postales de l'époque représentant la propriété indiquent cette dénomination. La propriété passe ensuite à la famille de Marchena de Montfort, qui la vend en 1989. En 1993, ses nouveaux propriétaires entreprennent des travaux destinés à redonner au bâtiment son aspect extérieur d'origine.

La grille de ce portail porte la décoration attribuée au propriétaire du château, Michel Louis (1768-1846), capitaine de la garde impériale, qui achète la demeure en 1812. L'absence des aigles impériales sur cette Légion d'honneur semble indiquer qu'il l'obtient sous la Restauration. Les lettres M et D sont les initiales du propriétaire et de sa femme Denise.



La ferme du château est constituée de bâtiments construits autour d'une cour fermée. Les encadrements en pierre des fenêtres sont particulièrement travaillés. La ferme n'a pas perdu

sa vocation primitive puisque, outre une maison d'habitation, elle abrite un haras.